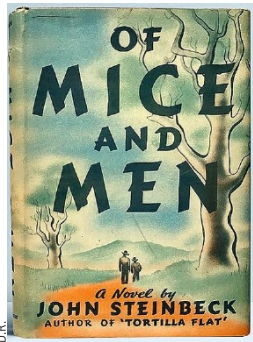


John Steinbeck, la voix des laissés-pour-compte

Littérature L'écrivain américain, prix Nobel 1952, entre dans la Pléiade avec un volume regroupant quatre de ses romans les plus emblématiques. Entretien avec Jakuta Alikavazovic, qui a collaboré à l'ouvrage.



Adaptations

Paru en 1937, *Des souris et des hommes* a été abondamment et diversement adapté : au cinéma (en 1939 et en 1992), en téléfilm (en 1971 et en 1981), en bande dessinée (en 2009 et en 2020), neuf fois au théâtre (dès 1937) et à l'opéra. À noter encore que Tex Avery a adapté les personnages dans des cartoons dans les années 1940.

Entretien Geneviève Simon

Après Jack London, Ernest Hemingway, Edgar Allan Poe et Francis Scott Fitzgerald, un autre géant des lettres américaines fait son entrée dans la prestigieuse collection La Pléiade des éditions Gallimard : John Steinbeck (né à Salinas en 1902, mort à New York en 1968), prix Nobel de littérature en 1962. Journaliste et écrivain, il est celui qui a le mieux raconté la Grande Dépression, étant particulièrement à l'écoute des problèmes de son temps. Le présent volume se compose de la "trilogie du travail" formée par *En un combat douteux* (1936, trad. Edmond Michel-Tyl), *Des souris et des hommes* (1937, trad. Maurice Edgard Coindreau) et *Les Raisins de la colère* (1939, trad. Charles Recoursé), à laquelle s'ajoute *À l'est d'Éden* (1952, trad. Jean-Claude Bonnardot), roman de la maturité à la dimension autobiographique. La violence des rapports, les méfaits du capitalisme, l'injustice, la migration, la solitude : les thèmes qu'il y déploie demeurent d'une confondante actualité. Romancière, traductrice et chroniqueuse pour *Libération*, Jakuta Alikavazovic, qui a collaboré à l'édition de ce volume, a répondu à nos questions.

Si son œuvre a toujours été populaire, certains ont réduit Steinbeck à un écrivain régionaliste, signant des romans prolétariens. Être enfermé dans ces cases, n'est-ce pas ce qui l'a empêché d'avoir la pleine et entière reconnaissance qu'il méritait ?

On peut voir les choses ainsi. On peut aussi arguer qu'il échappait précisément à ces cases : les uns lui reprochaient "son attitude anti-business" (c'est encore le cas à la fin du XX^e siècle !) quand certains de ses contemporains (notamment communistes) le trouvaient trop nuancé, pas assez virulent – bref, du point de vue de la réception, Steinbeck, écrivain "engagé", se retrouvait d'une certaine façon perdant sur les deux tableaux ! En réalité, c'est la peinture complexe, subtile, de la nature humaine déployée dans ses romans qui a pu déranger. En d'autres termes, précisément ce qui fait l'art du romancier. Mais rappelons tout de même que *Des souris et des hommes*, par exemple, a été un immense succès commercial et critique, malgré d'inévitables polémiques.

Il est passé du journalisme à la fiction, en traitant le plus souvent des mêmes sujets. Est-ce la preuve de sa foi dans le pouvoir du romanesque, de l'effet inégalé qu'il peut avoir sur le lecteur ?

Dans l'une ou l'autre forme, Steinbeck est un génie de l'incarnation. L'effet de présence, chez lui, est réel. Et véritablement opérant, aujourd'hui encore, des décennies plus tard. Ceci étant dit, j'ai été stupéfaite, en lisant ses articles puis sa fiction, par les choix d'écriture qu'il opère en passant du reportage au roman (ou inversement). C'est là une démonstration puissante, très convaincante, du pouvoir intrinsèque de la forme romanesque. Et particulièrement éclairante à notre époque, où ces deux approches n'ont cessé de dialoguer et de se nourrir.

Pour le grand lecteur qu'il était lui-même, les histoires qu'il lisait pouvaient devenir des choses qui lui étaient arrivées. La "trilogie du travail" se fonde, elle, sur des enquêtes avec un souci de vérité. La frontière entre réalité et fiction serait donc poreuse chez lui ?

Steinbeck est, je crois, l'un de ces écrivains qui ont parfaitement saisi la nuance entre "vérité" et "véracité". Il ne suffit pas de dire la vérité ; il faut la décocher, telle une flèche, dans le cœur de celui ou celle qui la recevra. Cela, dans le roman, suppose parfois une torsion, une adaptation, car le but ultime de la littérature n'est pas la vérité : le but ultime de la littérature est la véracité, quelque chose qui "fait" vrai, mais surtout quelque chose dont l'objectif est d'être *vraiment* suivi d'effet. C'est-à-dire qui est capable de provoquer une réaction : le rejet, l'attachement, l'émotion, la réflexion.

"L'idéal d'une prose pleinement accessible – voire démocratique – a accompagné toutes les étapes de la rédaction", écrivez-vous dans la notice de "Des souris et des hommes". La priorité qu'il donne aux dialogues, reproduisant un parler

populaire que certains lui ont reproché, doit-elle être perçue d'abord comme un souci d'accessibilité, ou de fidélité à ceux dont il romançait le vécu ?

Des souris et des hommes était pour Steinbeck une expérience, une forme hybride entre théâtre et roman. On pourrait dire qu'il cherchait une forme qui puisse parler à ceux dont elle parlait. Quand il commence à écrire ce livre, il revient du Mexique où il a été abasourdi par le public très populaire des pièces de théâtre. Les journalistes, la main-d'œuvre pauvre, il les connaissait bien, les avait côtoyés. Jamais dans ses livres il n'y a de surplomb social. Et ce parler vivant, et même vulgaire, qui lui a été reproché (et l'est parfois encore) est sa façon

d'incarner ses personnages, sans les idéaliser. D'ailleurs, c'est en refusant l'idéalisme "plat" que Steinbeck parvient à créer des figures héroïques puissantes, émouvantes.

Dans son journal, en 1938, il note : "Essayez de vous comprendre les uns les autres. On ne peut pas haïr les hommes une fois qu'on les connaît". L'humain avant tout, n'est-ce pas la clé de son œuvre ?

Je le crois, oui. Avec, au sein même de la révolte, une espèce de tendresse déchirante pour les hommes tels qu'ils sont.

À celui ou celle qui hésiterait à se lancer dans la lecture de Steinbeck, que diriez-vous pour le convaincre ?

Il y aurait tant à dire. Peut-être que je me contenterais de lui lire le début de *Des souris et des hommes* et en particulier cette phrase, que je trouve irrésistible : "Sur les rives sablonneuses, les lapins s'étaient assis comme de petites pierres grises, sculptées". L'attention au détail, la précision, la beauté de cette image – et le rôle de l'écrivain, aussi. Car, sans écrivain, pas de "comme", pas de comparaison possible ; et on demeurerait privé de cette merveille.

→ John Steinbeck, "Romans", sous la direction de Marie-Christine Lemardeley Cunci, avec la collaboration de Jakuta Alikavazovic, Marc Amfreville, Alice Béja et Nathalie Cochoy, Gallimard, La Pléiade, 1164 pp., 66 €

Steinbeck à son éditeur : “Tout dans ce livre se révèle plus grand que je ne l'avais imaginé”

C'est un document précieux que nous offrent les éditions Seghers avec la traduction française inédite des *Lettres d'À l'est d'Éden. Journal d'un roman* ★★★★★, paru aux États-Unis en 1969. Du 29 janvier au 1^{er} novembre 1951, John Steinbeck a, parallèlement à l'écriture de ce qu'il considère comme le livre “le plus difficile de tous ceux que j'ai jamais tenté d'écrire”, composé chaque jour une lettre à l'intention de son éditeur et ami Pat Covici. C'est d'ailleurs ce dernier qui lui avait offert le grand cahier (14 x 35 cm) où correspondance et roman avancent en parallèle: les lettres sur la page de gauche, la fiction sur celle de droite. Ces missives sont en quelque sorte un échauffement (physique autant que mental) que l'écrivain exécute avant de se lancer dans la poursuite du roman. Alors qu'il envoyait chaque semaine le fruit de son travail à Covici et qu'il lui parlait régulièrement au téléphone, les lettres ne lui ont été dévoilées qu'une fois le roman bouclé.

Steinbeck a écrit *À l'est d'Éden* pour ces fils (âgés de 6 et 4 ans en 1951). Il y entremêle les histoires de deux familles avec l'intention de livrer “pratiquement une autobiographie de la vallée” de Salinas, où il a grandi. Toutefois, se confie-t-il, “il n'est pas question qu'ils le lisent maintenant, mais quand ils auront grandi et que les peines et les joies les auront un peu bousculés”. De même, il s'assure que cette fresque allégorique et historique contienne deux niveaux de lecture: l'un permettant de “prendre plaisir à lire l'histoire de façon superficielle et en tirer autre chose de façon inconsciente”, l'autre donnant accès aux “secrets cachés dans ce livre comme un trésor”. Il ajoute néanmoins qu'il “[audra une [vision] longue et une tournure philosophique de l'esprit pour en voir le motif”.

*“C'est un monde étrange que je crée,
mais qui est, je crois, vrai et qui va
plus loin que je peux aller.”*

Extrait

in “Les lettres d'À l'est d'Éden. Journal d'un roman”

L'auteur de *Des souris et des hommes* considère ce texte qu'il portait en lui depuis de nombreuses années comme son œuvre maîtresse. Dès qu'il se met à écrire, il suit, à de rares exceptions, la discipline (en moyenne deux pages par jour) qu'il s'est imposée. Toutefois, constate-t-il, “une histoire a sa propre vie”. “Je crois que c'est ce que j'entends par un livre qui trouve sa propre cadence et réfléchit presque de lui-même.” À lui dès lors d'être suffisamment ouvert pour se laisser surprendre par ce que l'écriture provoque, et permettre ainsi à l'histoire d'être aussi naturelle qu'assurée. “Tout dans ce livre se révèle plus grand que je ne l'avais imaginé”, note-t-il ainsi le 6 mars 1959.

Ces lettres nous montrent un écrivain concentré sur son travail, peinant parfois à mener sa vie hors du livre, en proie à des périodes de dépression et à l'insomnie, préoccupé par son fils aîné (qui, le craint-il, lui ressemble), cultivant son excentricité quant aux crayons qu'il utilise, ayant besoin de travailler avec ses mains – il aime sculpter le bois et peindre.

“Je n'ai jamais été aussi heureux, pourquoi voudrais-je jamais en finir avec ce livre?” Pour le lecteur, cette occasion de vivre au jour le jour cette période de production et d'effervescence intenses est une riche expérience. Dans sa postface, Pierre Guglielmina tire de ce corpus qu'il considère comme “la boîte noire” d'*À l'est d'Éden* une lecture à la fois politique et biblique. Ce testament littéraire, qui n'a jamais été retravaillé par Steinbeck, est un exceptionnel journal de création.

G.S.

→ John Steinbeck, “Les lettres d'À l'est d'Éden. Journal d'un roman”, traduit de l'anglais (États-Unis) et postfacé par Pierre Guglielmina, Seghers, 318 pp., 21 €, numéroté 15 €



LUCA

“Pendant des années, je ne suis pas apparu dans mon écriture. Mais ce n'était vrai qu'en surface – j'étais là à chaque instant.”